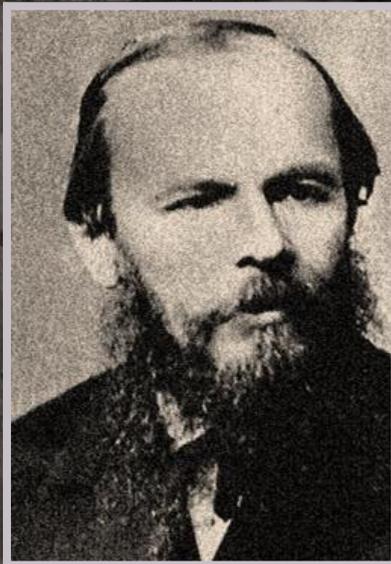


Le rêve d'un homme ridicule

Nouvelle, récit fantastique de :

Fiodor Dostoïevski

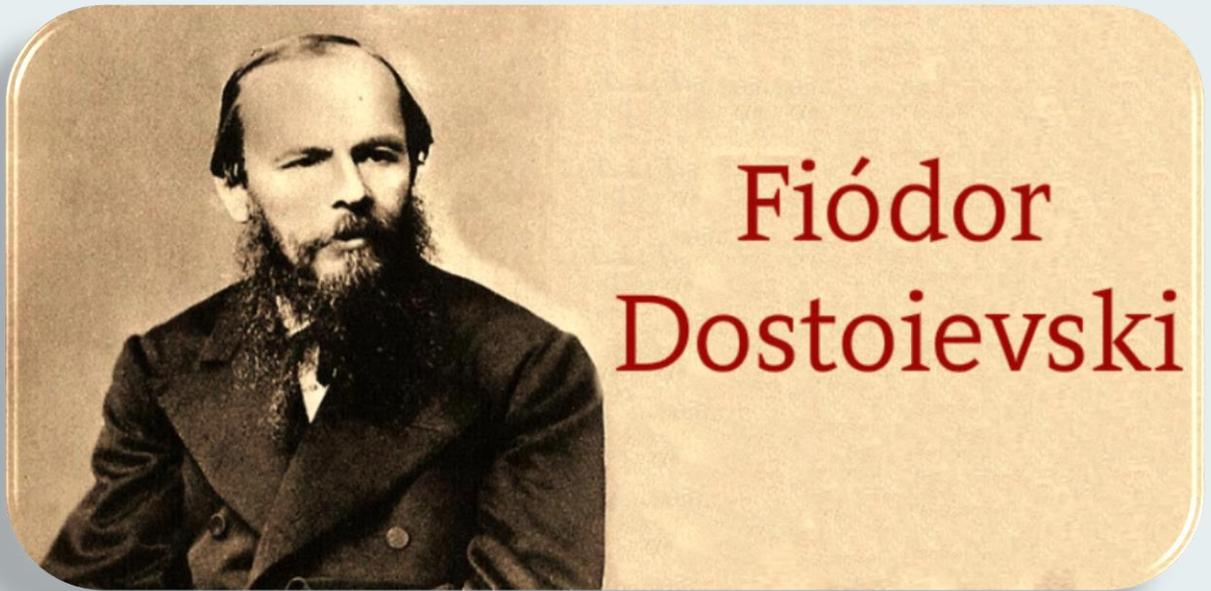


1877

Invitation au voyage de lecture : Résistance 71

Mise en page réalisée par Bo Busta Gallij

Le rêve d'un homme ridicule



Fiódor
Dostoïevski

Fiodor Dostoïevski

Nouvelle, récit fantastique

1877



Je suis un homme ridicule. Maintenant, ils disent que je suis fou. Ce serait une promotion, s'ils ne me trouvaient pas toujours aussi ridicule. Mais maintenant je ne me fâche plus, maintenant je les aime tous, et même quand ils se moquent de moi - c'est surtout là, peut-être, que je les aime le plus. Je me moquerais bien avec eux, pas de moi-même, non, mais en les aimant, Si je n'étais pas si triste quand je les vois. Si triste, parce qu'ils ne connaissent pas la vérité, et, moi, je connais la vérité. Oh qu'il est dur d'être seul à connaître la vérité ! Mais, ça, ils ne le comprendront pas. Non, ils ne comprendront pas.

Avant, pourtant, je me suis bien rongé d'avoir l'air ridicule. Pas d'avoir l'air, d'être. J'ai toujours été ridicule, et je le sais, peut-être, depuis le jour de ma naissance. J'avais sept ans, peut-être, je savais déjà que j'étais ridicule. Après, je suis allé à l'école, après, à l'université, et quoi ? - plus j'apprenais des choses, plus je n'en apprenais qu'une, que j'étais ridicule Si bien qu'à la fin, toute ma science universitaire, pour moi, c'était comme si elle n'était là que pour une chose, pour me prouver et m'expliquer, au fur et à mesure que je l'approfondissais, que j'étais ridicule. Et la vie suivait la science. D'année en année, je sentais grandir et se renforcer en moi cette conscience perpétuelle de mon air ridicule à tous les points de vue. Tout le monde s'est toujours moqué de moi. Mais personne ne savait, ne pouvait deviner que s'il y avait un homme sur terre qui savait plus que tous les autres que j'étais ridicule, eh bien, c'était moi-même, et voilà bien ce que je trouvais le plus humiliant qu'ils ne le sachent pas - mais là, c'était ma propre faute j'ai toujours été si orgueilleux que, jamais, pour rien au monde, je n'ai voulu le reconnaître devant personne. Cet orgueil, il s'accroissait en moi d'année en année. Et si je m'étais autorisé à le reconnaître même devant n'importe qui, je crois que, là, sur-le-champ, le soir, je me serais pulvérisé la tête d'un coup de revolver. Oh, comme je souffrais dans mon adolescence de ce que je ne puisse

pas y résister, et que, d'un coup, d'une façon ou d'une autre, je le reconnaisse, moi-même, devant mes camarades. Mais, depuis que j'étais devenu un jeune homme, même si j'apprenais d'année en année, et toujours de plus en plus, cette particularité monstrueuse qui était la mienne, je suis, je ne sais pas pourquoi, devenu un peu plus calme. Et, justement, je ne sais pas pourquoi, parce que, jusqu'à maintenant, je suis incapable de dire pourquoi. Peut-être parce qu'une circonstance faisait croître une angoisse terrible dans mon âme, une circonstance infiniment plus forte que tout mon être : je veux dire cette conviction constante qui m'avait pénétré, que tout au monde, partout, était égal. Cela, je le pressentais depuis très longtemps. Mais cette conviction totale m'est venue au cours de cette année, et, bizarrement, d'un coup. J'ai senti, d'un coup, que ça me serait égal qu'il y ait un monde ou qu'il n'y ait rien nulle part. Je me suis mis à entendre et à sentir par tout mon être qu'il n'y avait rien de mon vivant. Au début, j'avais toujours l'impression que, par contre, il y avait eu beaucoup de choses dans le passé, mais, après, j'ai compris que, dans le passé non plus, il n'y avait rien eu, que c'était juste, je ne sais pourquoi, une impression. Petit à petit, je me suis convaincu qu'il n'y aurait jamais rien non plus. À ce moment-là, d'un coup, j'ai cessé d'en vouloir aux hommes, et je ne les ai presque plus remarqués. Vous savez, ça se disait même dans les détails les plus infimes par exemple, ça m'arrivait, je marchais dans la rue, je me cognais à quelqu'un. Et pas parce que je pensais à quelque chose, à quoi pouvais-je bien penser, j'avais complètement arrêté de penser, à ce moment-là ça m'était égal. Si encore j'avais résolu les questions. Oh, je n'en avais résolu aucune, et Dieu sait qu'il y en avait. Mais tout m'était devenu égal, et les questions s'étaient toutes éloignées.

Et donc, mais après ça, j'ai su la vérité. La vérité, je l'ai sue en novembre dernier, et plus précisément le trois novembre, et, depuis ce temps-là, je me souviens de chacun de mes instants. C'était un soir lugubre, le plus lugubre qu'il puisse y avoir. À ce moment-là, à onze heures du soir, je rentrais chez moi, et, justement, je me souviens, je me suis dit que, vraiment, il ne pouvait pas y avoir de moment plus lugubre. Même d'un point

de vue physique. Il avait plu toute la journée, et c'était une pluie froide, et la plus lugubre, une pluie, même, qui était comme féroce, je me souviens de ça, pleine d'une hostilité flagrante envers les gens, et là, d'un coup, vers onze heures du soir, la pluie s'est arrêtée, et une humidité terrible a commencé, c'était encore plus humide et plus froid que pendant la pluie, et une espèce de vapeur remontait de tout ça, de chaque pierre dans la rue et de chaque ruelle, si l'on plongeait ses yeux dedans, au plus profond, le plus loin possible, depuis la rue. D'un coup, j'ai eu l'idée que si le gaz s'était éteint partout ç'aurait été plus gai, que le gaz rendait le cœur plus triste, parce qu'il éclairait tout. Ce jour-là, je n'avais presque rien mangé, et j'avais passé tout le début de la soirée chez un ingénieur, où il y avait encore deux autres amis. Moi, je me taisais toujours, et je crois que je les ennuyais. Ils parlaient de quelque chose de révoltant, et même, d'un coup, ils se sont échauffés. Mais ça leur était égal, je le voyais, et ils s'échauffaient juste comme ça. C'est bien ce que je leur ai dit d'un coup : "Messieurs, je leur ai dit, mais ça vous est égal." Ils ne se sont pas sentis vexés, ils se sont tous moqués de moi. C'était parce que j'avais dit ça sans le moindre reproche, et juste parce que ça m'était égal à moi aussi. Eux, ils avaient vu que ça m'était égal, ça les avait tous mis en joie.

Quand j'ai eu cette idée sur le gaz, dans la rue, j'ai regardé le ciel. Le ciel était terriblement obscur, mais on pouvait nettement distinguer les nuages, avec, entre eux, des taches noires insondables. Tout à coup, dans une de ces taches noires, j'ai remarqué une toute petite étoile, et je me suis mis à la regarder fixement. C'était parce que cette toute petite étoile m'avait donné une idée : j'ai décidé de me tuer cette nuit-là. Cette décision, je l'avais prise fermement depuis déjà deux mois, et, tout pauvre que j'étais, j'avais acheté un très beau revolver et, le jour même, je l'avais chargé. Mais deux mois s'étaient déjà passés, et il était toujours resté dans son tiroir mais tout m'était tellement égal que j'avais fini par vouloir tomber sur une minute où ça me serait moins égal - pourquoi ça, je n'en sais rien. Et donc, de cette façon, tous les soirs, en rentrant chez moi, je me disais que j'allais me brûler la cervelle. Je guettais la minute. Et là, donc, maintenant, cette petite étoile m'avait donné l'idée, et j'ai décidé que ce serait absolument

pour cette nuit. Et pourquoi cette petite étoile m'a donné cette idée, je n'en sais rien.

Et là, pendant que je regardais le ciel, tout à coup, cette petite fille m'a saisi par le coude. La rue était déjà déserte, il n'y avait presque plus personne. Au loin, un cocher dormait sur ses drojkis. La petite fille avait dans les huit ans, un petit foulard sur les épaules, avec juste une robe, toute trempée, mais je me suis souvenu surtout de ses souliers, troués et trempés, et je m'en souviens toujours. Ce sont eux, surtout, qui m'ont sauté aux yeux. Elle, tout à coup, elle s'est mise à me tirer par le coude et à m'appeler. Elle ne pleurait pas mais, d'une voix bizarrement hoquetante, elle criait des mots qu'elle n'arrivait pas à prononcer correctement, parce qu'elle était prise de fièvre, traversée de frissons. Je ne sais pas pourquoi, elle criait, d'une voix terrorisée, désespérée : "Ma maman! Ma maman !" Je m'étais déjà tourné vers elle, mais je n'ai pas dit un mot, et je poursuivais mon chemin, mais elle, elle me poursuivait et me tirait par le coude, et, à ce moment-là, sa voix a eu ce son qui signifie le désespoir chez les enfants vraiment terrorisés. Ce son, je le connais. Même si elle n'articulait pas les mots, j'ai bien compris que sa mère était en train de mourir je ne sais où, ou bien que quelque chose leur était arrivé, et qu'elle avait couru appeler quelqu'un, trouver quelque chose, pour aider sa maman. Mais je ne l'ai pas suivie et, au contraire, j'ai eu tout à coup l'idée de la chasser. J'ai commencé par lui dire d'aller trouver un gendarme. Mais, d'un seul coup, elle a joint ses petites mains comme pour me supplier, et, en sanglotant, en haletant, elle courait toujours à côté de moi et ne me lâchait pas. C'est là que j'ai tapé du pied et que j'ai crié. Elle, elle s'est juste exclamée : "Monsieur, monsieur !..." mais, d'un seul coup, elle m'a abandonné et elle a traversé la rue, à toute vitesse : là aussi un passant venait d'apparaître, et, visiblement, elle m'abandonnait pour se jeter vers lui.

J'ai grimpé jusqu'à mon quatrième étage. Je vis en location, nous avons des meublés. Ma chambre, elle est pauvre et petite, avec une fenêtre de grenier, en demi-cintre. J'ai un divan couvert de toile cirée, un bureau sur lequel il y a des livres, deux chaises, et un fauteuil profond, d'une vieille insigne,

mais un fauteuil Voltaire. Je me suis assis, j'ai allumé la bougie, et j'ai pensé. À côté, dans l'autre chambre, derrière la cloison, la débauche continuait. Cela faisait deux jours qu'ils n'arrêtaient pas. La pièce était occupée par un capitaine à la retraite, et il avait des invités - cinq ou six bons à rien, ils buvaient de la vodka et ils jouaient au stoss avec des cartes usées. La nuit d'avant, il y avait eu une bagarre, et je sais que deux d'entre eux s'étaient longuement traînés par la tignasse. La logeuse voulait se plaindre, mais elle a une peur bleue du capitaine. Comme autres locataires dans nos meublés, il n'y a qu'une petite dame malingre et frêle, une femme de soldat, une provinciale, avec trois petits-enfants, et qui sont tous tombés malades dans nos meublés. Ses enfants et elle, ils ont peur du capitaine à s'en évanouir, ils passent la nuit à trembler et se signer, et, même, le plus petit, de peur, a fait une espèce de crise. Ce capitaine, je le sais de source sûre, il lui arrive d'arrêter les passants sur le Nevski et de demander l'aumône. On ne veut de lui à aucun poste, mais, chose étrange (c'est bien pour cela que je le raconte), ce capitaine, depuis un mois qu'il vit chez nous, il ne m'a jamais énervé le moins du monde. Evidemment, et dès le début, j'ai évité de le fréquenter, et puis il s'est vite ennuyé, avec moi, mais ils avaient beau crier tant qu'ils voulaient derrière la cloison, et s'entasser à autant qu'ils voulaient, moi, ça m'était toujours égal. Je reste toute la nuit dans mon fauteuil, et, réellement, je ne les entends pas - tellement je les oublie. Parce que, toutes les nuits, je ne dors pas, et jusqu'à l'aube, et voilà déjà un an que ça dure. Je passe toutes mes nuits devant mon bureau, dans mon fauteuil, et je ne fais rien. Les livres, je ne les lis que dans la journée. Je reste là, et, même, je ne pense pas, c'est juste comme ça, quelques pensées errantes, et je les laisse errer. La bougie fond jusqu'au bout pendant la nuit. Je me suis assis à mon bureau sans faire de bruit, j'ai sorti le revolver et je l'ai posé devant moi. Quand je l'ai sorti, je me souviens, je me suis demandé : "Oui ?" et je me suis répondu, d'une manière absolument affirmative : "Oui." C'est-à-dire que j'allais me tuer. Je savais que, cette nuit-là, j'allais me tuer à coup sûr, mais combien de temps j'allais encore rester devant mon bureau jusqu'à ce moment-là, cela, je n'en savais rien. Et, bien sûr, je me serais tué, sans cette petite fille.



Vous comprenez : bien sûr que ça m'était égal, mais la douleur, par exemple, je la ressentais. Quelqu'un m'aurait frappé et j'aurais senti de la douleur. C'était exactement pareil d'un point de vue moral : s'il était arrivé quelque chose qui fasse vraiment pitié, j'aurais senti de la pitié, exactement comme à l'époque, quand tout ne m'était pas encore égal dans la vie. J'avais bien senti de la pitié, sur le moment : l'enfant, malgré tout, je l'aurais sûrement aidée. Alors, pourquoi n'ai-je pas aidé la petite fille ? Eh bien, à cause d'une idée qui m'était venue quand elle me tirait et qu'elle m'appelait, tout à coup, une question avait surgi devant moi, une question que je ne pouvais pas résoudre. La question était oiseuse, mais je me suis fâché. Si je me suis fâché, c'est suite à cette conclusion que, Si j'avais pris ma décision de me suicider cette nuit, alors, tout devait m'être égal dans le monde à ce moment-là plus encore que jamais. Pourquoi donc avais-je, tout à coup, senti que ça ne m'était pas égal, et que j'avais pitié de la petite fille ? Je me souviens, j'ai eu pitié très fort ; c'était même une espèce de douleur étrange et même invraisemblable dans ma situation. Non, je suis incapable de mieux traduire cette sensation fugitive qui m'était venue à ce moment-là, mais cette sensation s'est encore prolongée chez moi, quand je m'étais déjà assis devant le bureau, et j'étais très agacé, comme jamais depuis longtemps. Les réflexions suivaient les réflexions. Il m'apparaissait clairement que si je suis un homme, et pas encore du rien, et tant que je ne suis pas devenu du rien, je vis, et donc je suis capable de souffrir, d'éprouver de la colère ou de la honte pour mes actes. Bon. Mais pourtant, Si je me tue, par exemple, dans deux heures, alors, qu'est-ce qu'elle me fait, la petite fille, et quelle importance, dans ce cas-là, la honte, et tout ce que vous voulez au monde ? Je deviens du rien, du rien total. Et est-ce que, réellement, la conscience du fait que, dans un instant, je cesserais complètement d'exister et, donc, que rien n'existerait, ne pouvait pas avoir la moindre influence sur cette sensation

de pitié pour la petite fille et cette sensation de honte après l'infamie que j'avais commise ? Parce que, c'est bien pour cela que j'avais tapé des pieds et que j'avais crié d'une voix hystérique sur cette malheureuse enfant, parce que "n'est-ce pas, non seulement, tiens, je ne ressens aucune pitié, et même si je commets une infamie inhumaine, maintenant, j'ai le droit, parce que, d'ici deux heures, tout sera éteint". Vous me croyez, que c'est pour cela que j'ai crié ? Pour moi, maintenant, c'est presque une certitude. Je me représentais clairement que, maintenant, la vie et le monde étaient comme dépendants de moi. On peut même le dire de cette façon, que, maintenant, le monde, c'est comme s'il n'était fait que pour moi seul : je me tue, et le monde n'existe plus, du moins pour moi. Sans parler déjà de ce fait que, peut-être, c'est vrai qu'il n'y aura rien pour personne après moi, et le monde entier, à peine ma conscience se sera éteinte, s'éteindra tout de suite comme un spectre, un attribut de ma seule conscience, et cessera d'être, parce que, peut-être, ce monde dans son ensemble, et tous ces hommes, au fond, ils sont juste moi seul. Je me souviens qu'en réfléchissant dans mon fauteuil, je retournais toutes ces nouvelles questions qui se pressaient les unes après les autres dans une direction même complètement différente et j'inventais des choses vraiment inattendues. Par exemple, cette réflexion étrange m'est venue tout à coup que si j'avais vécu auparavant sur la lune ou sur Mars et que j'y aie commis l'acte mais le plus honteux et le plus déshonorant qui puisse seulement s'imaginer et si, là-bas, pour cet acte, on m'avait avili et déshonoré comme on ne peut le ressentir et se l'imaginer qu'en rêve, dans un cauchemar, et si, me retrouvant, après, sur terre, j'avais conservé la conscience de mon acte sur telle autre planète, et que, de plus, j'aie su que jamais plus, et pour rien au monde, je n'y retournerais, eh bien, en regardant la lune depuis la terre - est-ce que, oui ou non, ça me serait encore égal ? Aurais-je ressenti, oui ou non, de la honte pour mon acte ? Ces questions étaient oiseuses et inutiles parce que le revolver était déjà pesé devant moi et que je savais par tout mon être que ça, ce serait à coup sûr, mais elles m'échauffaient, et je m'agitais. C'était comme si je ne pouvais pas mourir maintenant, avant d'avoir résolu quelque chose. Bref, cette petite fille m'a sauvé la vie, parce que toutes ces questions ont

éloigné le coup de feu. Pendant ce temps, chez le capitaine aussi, tout avait commencé à se calmer : ils en avaient fini avec leurs cartes, et ils s'installaient pour dormir, et, en attendant, ils se contentaient de grogner et finissaient, sans conviction, de s'injurier. Et c'est là, tout d'un coup, que je me suis endormi, ce qui ne m'était jamais arrivé auparavant, dans mon fauteuil, devant mon bureau. Je n'ai pas du tout remarqué à quel moment je me suis endormi. Les rêves, on le sait, ce sont des phénomènes extrêmement étranges : telle chose apparaît avec une précision terrifiante, une finesse de joaillier dans le rendu d'un détail, alors qu'on saute par-dessus telles autres, comme sans les remarquer du tout, par exemple, par-dessus l'espace et le temps. Les rêves, semble-t-il, sont mus, non pas par la raison mais le désir, non par la tête mais par le cœur, et néanmoins, parfois, ma raison pouvait me jouer en rêve de ces tours tellement rusés ! Et néanmoins il lui arrive en rêve des choses tout à fait incompréhensibles ! Mon frère, par exemple, est mort il y a cinq ans. Parfois, je le vois en rêve : il prend une part active à mes affaires, nous sommes tous les deux très passionnés, et néanmoins, moi-même, pendant toute la durée du rêve, je sais, je me rappelle parfaitement que mon frère est mort et enterré. Comment donc puis-je ne pas m'étonner de ce que, tout mort qu'il peut être, il soit quand même à mes côtés et s'agite avec moi ? Pourquoi ma raison peut-elle parfaitement admettre cela ? Mais, il suffit. J'en viens à mon rêve. Oui, c'est alors que ce rêve m'est venu, ce rêve du trois novembre ! Ils me rient au nez, maintenant, ils me disent que, justement, ce n'était qu'un rêve. Mais n'est-ce pas égal que ce soit ou non un rêve Si ce rêve est venu m'annoncer la Vérité ? Car Si, une seule fois, vous avez su la vérité, et Si vous l'avez vue, vous savez bien qu'elle est la vérité, et qu'il n'y en a pas d'autre et qu'il ne peut pas y en avoir d'autre, que vous dormiez ou bien que vous viviez. Eh bien, soit, c'est un rêve, soit, cette vie que vous placez Si haut, j'avais voulu l'éteindre par le suicide, alors que mon rêve, oh, mon rêve m'a annoncé une vie nouvelle, grandiose, puissante, renouvelée.

Écoutez.



J'ai dit que je m'étais endormi sans m'en rendre compte, et même comme en continuant à réfléchir sur les sujets qui me préoccupaient. D'un coup, j'ai rêvé que je prenais le revolver et que, toujours assis, je le pointais directement sur mon cœur, mon cœur, et pas ma tête ; moi, avant, j'avais décidé, d'une façon définitive, de me tirer une balle dans la tête, et plus précisément dans la tempe droite. L'ayant pointé sur ma poitrine, j'ai attendu une seconde ou deux, et ma bougie, le bureau et le mur devant moi se sont tout à coup mis à bouger, à tanguer. Je me suis dépêché de tirer.

En rêve, il vous arrive de tomber d'une hauteur, ou bien on vous égorge, ou l'on vous bat, mais vous ne sentez jamais de douleur, sauf si réellement, vous-même, d'une façon ou d'une autre, vous vous cognez dans votre lit, auquel cas, vous sentirez de la douleur et cette douleur, presque toujours, vous réveillera. C'était pareil dans mon rêve : je ne sentais aucune douleur, mais il m'apparut que ce coup de feu avait tout bouleversé en moi, et que tout s'était éteint d'un coup, et que tout autour de moi était devenu terriblement noir. Je suis comme devenu aveugle et muet, et me voici couché sur quelque chose de dur, tendu de tout mon long, raide, je ne vois rien et je ne peux plus faire le moindre mouvement. Autour de moi, on marche, on crie, j'entends la basse du capitaine, les glapissements de la logeuse - et puis, d'un coup, une autre interruption, et me voici déjà porté dans un cercueil fermé. Et je sens le tangage du cercueil, et je réfléchis à cela, et, tout à coup, pour la première fois, je suis stupéfié par l'idée que, c'est-à-dire, je suis mont, mort complètement, c'est une chose que je sais et dont je ne doute pas, je ne vois pas et je ne bouge pas, et néanmoins, je sens et je réfléchis. Mais je m'habitue très vite à cet état de fait, et, très normalement, comme dans les rêves, j'accepte la réalité sans discussion.

Et voilà qu'on m'enfouit dans la terre. Tout le monde s'en va, je suis seul, complètement seul. Je ne bouge pas. Toujours, avant, dans la vie, quand je me représentais qu'on m'enterrait, en fait, je n'associais à la tombe qu'une seule sensation, celle du froid et de l'humidité. C'était pareil ici, je sentis que j'avais très froid, surtout au bout de mes orteils, mais je ne sentis rien d'autre.

J'étais allongé et, bizarrement, je n'attendais rien, admettant sans discussion qu'un mort n'a rien à attendre. Mais il faisait humide. J'ignore combien de temps put s'écouler - une heure ou quelques jours, ou bien beaucoup de jours. Mais voilà tout à coup qu'une goutte d'eau qui s'était infiltrée dans mon cercueil vint tomber sur ma paupière gauche fermée, suivie, une minute plus tard, par une autre, puis, une minute plus tard, par une troisième, et ainsi de suite et ainsi de suite, toujours à un intervalle d'une minute. Une profonde indignation s'embrasa tout à coup dans mon cœur, et, tout à coup, j'y ressentis une douleur physique : "C'est ma blessure, me dis-je, c'est le coup de feu, il y a une balle dedans..." Et la goutte, elle, tombait toujours, minute après minute, et toujours sur mon œil fermé. Et, tout à coup, j'ai levé mon invocation, non pas avec ma voix, car j'étais immobile, mais avec tout mon être, vers le maître de tout ce qui m'arrivait.

Qui que Tu sois, mais si Tu es, et s'il y a quelque chose de plus raisonnable que ce qui arrive en ce moment, permets aussi que cela soit ici. Mais si tu châties mon suicide déraisonnable par une existence qui se poursuivrait dans la monstruosité et dans l'absurde, sache que jamais, et quelles que soient les tortures qui me seraient infligées, rien ne pourra se comparer à ce mépris que je ressentirais sans dire un mot, et même si mon martyre dure des millions d'années.

J'appelai, et je me tus. Pendant presque une minute entière, le silence continua, et il y eut même encore une goutte qui tomba, mais je savais, je savais, sans limites, indestructiblement, et je le croyais, que tout changerait maintenant à coup sûr. Et voilà que, d'un coup, mon cercueil s'ouvrit. C'est-à-dire, je ne sais pas s'il fut ouvert ou exhumé, mais je fus pris par une espèce de créature sombre que je ne connaissais pas, et nous nous

retrouvâmes dans l'espace. Tout à coup, mes yeux virent : c'était une nuit profonde, jamais, jamais il n'y avait eu pareille obscurité. Nous volions dans l'espace déjà loin de la terre. Je ne posais aucune question à celui qui me portait, j'attendais, dans mon orgueil. Je m'assurais que je n'avais pas peur, et je me figeais d'extase à cette idée que je n'avais pas peur. Je ne me rappelle plus combien de temps nous volâmes, et je n'arrive pas à me représenter : tout se passait comme toujours dans les rêves quand on saute par-dessus l'espace et le temps et par-dessus les lois de l'existence et de la raison, qu'on ne s'arrête que sur les points qui nourrissent les rêveries du cœur. Je me souviens que, tout à coup, je vis une petite étoile dans les ténèbres. "C'est Sirius ?" demandai-je tout à coup, incapable de me retenir, parce que je ne voulais rien demander. "Non, c'est l'étoile que tu as vue entre les nuages quand tu rentrais chez toi", me répondit l'être qui m'emportait. Je savais qu'il possédait comme un visage humain. Bizarrement, je n'aimais pas cet être, je sentais même une répulsion profonde. J'attendais le néant total, je m'étais tué pour cela. Et voilà que j'étais entre les mains de cet être, pas humain, bien sûr, mais qui était, qui existait : "Et donc, il y a aussi une vie après la mort !" me dis-je, avec cette étrange frivolité du rêve, mais l'essence de mon cœur restait en moi dans toute sa profondeur : "Et s'il faut être encore une fois, me disais-je, et vivre encore par l'implacable volonté de je ne sais qui, alors je ne veux pas qu'on triomphe de moi et qu'on m'humilie !" "Tu sais que j'ai peur de toi, et c'est pour cela que tu me méprises", dis-je d'un coup à mon compagnon, incapable de me retenir d'une question humiliante qui contenait un aveu, et ressentant, au fond du cœur, comme la piquûre d'une épingle, toute mon humiliation. Il ne répondit pas à ma question, mais je sentis d'un coup qu'on ne me méprisait pas, et qu'on ne se moquait pas de moi, et même qu'on ne me plaignait pas, mais que le chemin avait un but, un but inconnu et secret, et qui ne me concernait que moi seul. La peur grandissait dans mon cœur. Quelque chose, d'une façon muette mais douloureuse, se communiquait à moi et semblait me pénétrer. Nous volions dans des espaces obscurs et inconnus. Depuis longtemps je ne voyais plus de constellations que l'œil reconnaissait. Je savais qu'il existe des étoiles dans l'espace céleste dont les rayons ne parviennent sur la terre qu'après des

milliers ou des millions d'années. Peut-être volions-nous dans ces espaces. J'attendais quelque chose dans une angoisse terrible et qui me torturait le cœur. Et, tout à coup, une espèce de sentiment connu, et appelant au plus haut point, me bouleversa : je vis tout à coup notre soleil. Je savais que ça ne pouvait pas être notre soleil, qui a donné naissance à notre terre, et que nous étions à une distance infinie de notre soleil, mais je reconnus, je ne sais pas pourquoi, par toutes les fibres de mon être, que c'était un soleil exactement pareil au nôtre, sa réplique et son double. Une sensation douce, appelante, retentit dans mon âme comme une extase : la force d'une lumière originelle, de cette lumière qui m'avait mis au monde, se répandit dans mon cœur et le ressuscita, et je ressentis la vie, la vie d'avant, pour la première fois après ma tombe.

Mais si c'est le soleil, si c'est un soleil absolument pareil au nôtre, m'écriai-je, alors, où est la terre ?

Et mon compagnon me montra cette petite étoile qui luisait dans le noir d'un éclat d'émeraude. Nous volions droit vers elle.

Et des répétitions pareilles sont donc possibles dans l'univers, et c'est donc ça, la loi de la nature ?...

Et s'il y a une terre là-bas, il est donc possible que ce soit une terre comme la nôtre... une terre absolument pareille, malheureuse, misérable, mais si précieuse, éternellement aimée, et qui fait naître en elle-même un amour si torturant chez ses enfants les plus ingrats, comme la nôtre M'écriais-je, frissonnant d'un amour irrépressible, exalté pour cette terre d'auparavant, cette terre originelle que j'avais quittée. L'image de la pauvre petite fille que j'avais offensée fusa devant mes yeux.

Tu verras tout, répondit mon compagnon, et une sorte de tristesse se fit entendre dans sa voix.

Mais nous nous approchions rapidement de la planète. Elle grandissait devant mes yeux, je distinguais déjà l'océan, les contours de l'Europe, et, d'un coup, la sensation étrange d'une

espèce de grande, de sainte jalousie s'enflamma dans mon cœur : "Comment une telle répétition est-elle possible, et dans quel but ? J'aime, je ne peux aimer que cette terre que j'ai quittée, sur laquelle j'ai laissé des éclaboussures de mon sang quand j'ai éteint ma vie, dans mon ingratitude, par ce coup de feu en plein cœur. Mais jamais, jamais je n'ai cessé de l'aimer, cette terre, et même, l'autre nuit, peut-être, quand je la quittais, je l'aimais d'une façon encore plus douloureuse. Y a-t-il de la douleur sur cette nouvelle terre ? Sur notre terre, nous ne pouvons vraiment aimer qu'avec la douleur, et seulement par la douleur ! Sinon, nous ne savons pas aimer, nous ne connaissons pas d'autre amour. Moi, pour aimer, je veux de la douleur. Je veux, j'ai soif, là, maintenant, en m'inondant de larmes, de n'embrasser que cette terre que j'ai quittée, et je ne veux pas de la vie, je ne l'accepte sur aucune autre !"

Mais mon compagnon m'avait déjà quitté. D'un coup, et comme sans le remarquer le moins du monde, je me vis sur cette autre terre dans la lumière éclatante d'une journée ensoleillée, plus belle que le paradis. Je me tenais, je crois, sur l'une de ces îles qui forment sur notre terre l'archipel grec, ou quelque part au bord du continent qui longe cet archipel. Oh, tout était exactement comme chez nous, mais, semblait-il, tout irradiait une espèce de fête, une gloire grandiose, sacrée, enfin atteinte. Une mer d'émeraude caressante clapotait doucement sur la rive et l'embrassait avec amour, un amour évident, visible, presque conscient. De grands arbres splendides se dressaient dans toute la splendeur de leurs frondaisons et leurs feuilles innombrables, j'en suis persuadé, me saluaient de leur bruit doux et caressant et semblaient prononcer je ne sais quelles paroles d'amour. Les prairies flamboyaient de fleurs éclatantes et parfumées. Des oiseaux, par volées, venaient traverser l'air et, sans me craindre, ils se posaient sur mes épaules et sur mes mains et me frappaient joyeusement de leurs jolies petites ailes frissonnantes. Et, finalement, je vis et je connus les hommes de cette terre heureuse. Ils vinrent vers moi d'eux-mêmes, ils m'entourèrent, ils m'embrassaient. Les enfants du soleil, enfants de leur soleil, qu'ils étaient beaux ! Jamais je n'avais vu sur notre terre une pareille beauté dans l'être humain. Seuls, peut-être, nos enfants, les toutes premières années de leur vie,

peuvent porter un reflet, même éloigné, même faible, d'une beauté pareille. Les yeux de ces hommes heureux luisaient d'un éclat lumineux. Leur visage irradiait la raison et une espèce de conscience totale jusqu'à la sérénité, mais ces visages étaient joyeux ; une gaieté enfantine sonnait dans les voix et les paroles de ces gens. Oh, tout de suite, dès que je vis leur visage, je compris tout, oui, tout ! C'était une terre pas encore souillée par le péché originel, n'y vivaient que des hommes qui n'avaient pas encore péché, ils vivaient dans un paradis semblable à celui dans lequel avaient vécu, d'après toutes les légendes de l'humanité, nos ancêtres pécheurs, avec cette seule différence qu'ici, la terre était partout un seul et même paradis. Ces hommes qui riaient joyeusement se pressaient autour de moi et me caressaient ; ils m'emmenèrent chez eux, et chacun d'eux avait envie de m'apaiser. Oh, ils ne me posaient aucune question, mais c'était comme s'ils savaient déjà tout, du moins en avais-je l'impression, et ils voulaient chasser le plus vite possible toute trace de souffrance sur mon visage.



Vous comprenez, encore une fois : et même si ce n'était qu'un rêve ? Mais la sensation d'amour de ces hommes innocents et beaux reste en moi à jamais, et je sens que leur amour s'épanche en moi, et aujourd'hui encore, de là-bas. Je les ai vus moi-même, je les ai connus et j'ai acquis la conviction, je les ai aimés, j'ai souffert pour eux, par la suite. Oh, je compris tout de suite, même à ce moment-là, qu'en bien des choses je ne les comprendrais pas du tout ; moi, un progressiste russe contemporain, un sale Peters bourgeois, ça me restait une énigme, qu'ils sachent, par exemple, tant de choses, mais qu'ils ignorent tout de notre science. Mais je compris très vite que leur savoir, parfait, se nourrissait d'autres intuitions que les nôtres sur terre, et que leurs aspirations aussi étaient toutes différentes. Ils ne désiraient rien et ils étaient en repos, ils n'éprouvaient pas cette aspiration à connaître la vie que nous éprouvons nous-mêmes, parce que leur vie était toute plénitude. Mais leur savoir était plus profond et plus haut que celui de notre science ; car notre science cherche à expliquer la vie, elle cherche à la saisir par la raison pour apprendre à vivre aux autres eux, même sans la science, ils savaient comment ils devaient vivre, et cela, je le compris, mais je fus incapable de comprendre en quoi leurs connaissances consistaient. Ils me montraient leurs arbres, et j'étais incapable de comprendre le degré d'amour avec lequel ils les regardaient : comme s'ils parlaient avec des êtres qui leur étaient semblables. Et, vous savez, je ne me tromperai pas, peut-être, si je dis qu'ils conversaient ! Oui, ils avaient trouvé leur langue, et je suis convaincu que les arbres les comprenaient. Ainsi regardaient-ils toute la nature - les animaux, qui vivaient avec eux dans la concorde, ne les attaquaient pas et les aimaient, vaincus par leur amour. Ils me montraient les étoiles et ils me parlaient d'elles à propos de quelque chose que je n'arrivais pas à comprendre, mais je suis convaincu que, d'une façon ou d'une autre, ils communiquaient avec les étoiles du ciel, et pas

seulement par la pensée, non, par je ne sais quel moyen vivant. Oh, ces gens, ils ne s'acharnaient pas à ce que je les comprenne, ils m'aimaient même sans cela, et pourtant je savais qu'eux non plus, ils ne me comprendraient jamais, et c'est pourquoi je ne leur parlais presque pas de notre terre. Je me contentais d'embrasser devant eux la terre sur laquelle ils vivaient et, sans paroles, je les adorais tous, et eux, ils voyaient cela et me laissaient les adorer, sans avoir honte de mon adoration, parce qu'ils étaient eux-mêmes pleins d'amour. Ils ne souffraient pas pour moi quand, en larmes, parfois, je leur baisais les pieds, sachant joyeusement au fond du cœur avec quelle force d'amour ils allaient me répondre. Parfois, je me demandais, stupéfait : comment arrivent-ils, de tout ce temps, à ne pas offenser quelqu'un comme moi et à ne jamais éveiller en quelqu'un comme moi de l'envie ou de la jalousie ? Je me suis souvent demandé comment j'avais pu moi-même, vantard, menteur comme je le suis, ne jamais leur parler de mes connaissances, des connaissances dont, bien sûr, ils n'avaient pas idée, ne pas vouloir les étonner, ne serait-ce même que par amour pour eux. Ils étaient vifs et joyeux comme des enfants. Ils vagabondaient dans leurs bois, dans leurs belles forêts, chantaient leurs belles chansons, se nourrissaient de nourriture légère, des fruits de leurs arbres, du miel de leurs forêts et du lait de leurs animaux qui les aimaient. Pour leurs vêtements et pour leur nourriture, ils ne travaillaient qu'un peu, et sans fatigue. Ils avaient de l'amour, et des enfants naissaient, mais jamais je n'ai remarqué chez eux d'élan de cette sensualité cruelle qui touche presque tout le monde sur notre terre, tout le monde et chacun, et fait la seule source de presque tous les péchés de notre humanité. Ils fêtaient les enfants qui paraissaient chez eux comme de nouveaux acteurs de leur béatitude. Il n'y avait entre eux jamais de disputes, jamais de jalousie, ils ne savaient même pas ce que cela veut dire. Leurs enfants étaient les enfants de tous, car ils composaient tous une seule famille. Ils n'avaient presque pas du tout de maladies, même s'il y avait une mort ; mais leurs vieillards mouraient paisiblement, comme s'ils s'endormaient, entourés de gens qui leur disaient adieu en les bénissant, souriant et accompagnés eux-mêmes par leurs sourires lumineux. Je n'ai vu avec cela ni larmes ni douleur, ce n'était

qu'un amour comme multiplié jusqu'à l'extase, mais une extase paisible, pleine, contemplative. On pouvait penser qu'ils gardaient des contacts avec leurs défunts même après la mort, et que la mort n'interrompait nullement leur union terrestre. Ils ne me comprenaient presque pas quand je les interrogeais sur la vie éternelle, mais sans doute en étaient-ils si convaincus inconsciemment qu'elle ne leur faisait même pas question. Ils n'avaient pas de temples mais ils avaient une sorte d'union concrète, vivante et ininterrompue avec le Tout de l'univers ; ils n'avaient pas de foi, mais ils avaient une ferme connaissance qu'au moment où leur joie terrestre s'emplirait jusqu'aux limites de la nature terrestre ce serait alors l'heure pour eux, vivants et morts, d'un accroissement encore plus fort de leur contact avec le Tout de l'univers. Ils attendaient cet instant avec joie, mais sans hâte, sans qu'il les fit souffrir, comme s'ils le possédaient déjà dans les pressentiments de leur cœur dont ils se faisaient part. Le soir, avant d'aller dormir, ils aimaient composer des chœurs harmonieux et puissants. Dans ces chants, ils traduisaient toutes les sensations que leur avait données le jour qui s'achevait, ils lui rendaient gloire et lui faisaient leurs adieux. Ils rendaient gloire à la nature, à la terre, à la mer, aux forêts. Ils aimaient composer des chansons les uns sur les autres et se couvraient de louanges comme des enfants ; c'étaient les chansons les plus simples, mais elles coulaient du cœur et pénétraient les cœurs. Et ce n'était pas que pour les chansons, non, semble-t-il, c'est toute leur vie qu'ils ne passaient qu'à une chose, à s'admirer les uns les autres. Ils étaient comme amoureux les uns des autres, d'un amour total, général. Certaines de leurs chansons, des chansons solennelles, d'extase, me restaient presque incompréhensibles. Je comprenais les paroles mais je n'ai jamais pu me pénétrer vraiment de toute leur signification. C'était comme si cela restait inaccessible à ma raison, mais comme si mon cœur, en revanche, s'en pénétrait inconsciemment, et de plus en plus fort. Je leur disais souvent que, tout cela, je le pressentais depuis longtemps, que toute cette joie et cette gloire, elles se disaient à moi encore sur notre terre par une nostalgie comme appelante qui devenait parfois une douleur insupportable ; que je les pressentais, eux tous avec leur gloire, dans les rêves de mon cœur et dans les songes

de mon esprit et que, souvent, sur notre terre, je ne pouvais pas regarder sans larmes le soleil couchant... Ma haine pour les hommes de notre terre contenait toujours une douleur : pourquoi ne pouvais-je les haïr sans les aimer, pourquoi ne pouvais-je pas ne pas leur pardonner ? L'amour que j'éprouvais pour eux contenait lui-même une souffrance : pourquoi n'arrivais-je pas à les aimer sans les haïr ? Ils m'écoutaient, et je voyais qu'ils ne pouvaient se représenter ce que je disais, mais je ne regrettais pas de leur parler : je savais qu'ils comprenaient toute la force de ma nostalgie pour ceux que j'avais quittés. Oh, quand ils me regardaient de ce regard gentil et pénétré d'amour, quand je sentais qu'en leur présence mon cœur aussi devenait aussi juste et innocent que leur cœur à eux, alors, je ne regrettais plus de ne pas les comprendre. La sensation de plénitude de la vie me coupait le souffle, et, sans prononcer un mot, je leur disais des prières.

Oh, maintenant, ils se moquent tous de moi, en face, ils m'assurent que, même en rêve, on ne peut pas voir tous ces détails que je rapporte maintenant, que, dans mon rêve, je n'ai ressenti qu'une simple sensation, née du propre délire de mon cœur, et que, les détails, je les ai inventés une fois que je me suis réveillé. Et, quand je leur ai révélé que, peut-être, cela était réellement advenu, mon Dieu, quel rire ils m'ont jeté à la figure, et quelle gaieté je leur ai procurée ! Oh non, bien sûr, je n'ai été vaincu que par la simple sensation de ce rêve, elle seule s'est conservée dans mon cœur blessé jusqu'au sang ; mais les images réelles et les formes de mon rêve, c'est-à-dire celles que j'ai vues vraiment à l'heure où je dormais, étaient emplies d'une telle harmonie, elles étaient si belles, si envoûtantes et si vraies qu'à mon réveil, bien sûr, j'étais incapable de les incarner dans nos faibles paroles, Si bien que, réellement, elles devaient comme s'estomper dans mon esprit, et donc, réellement, peut-être, moi-même, sans en avoir conscience, ai-je été obligé d'inventer les détails par la suite et, bien sûr, en les déformant, surtout avec mon désir passionné de les rapporter, le plus vite possible, même n'importe comment. Mais comment pourrais-je ne pas croire que tout cela fut en réalité ? C'était, peut-être, mille fois mieux, plus lumineux, plus pénétré de joie que je ne le raconte. Je veux bien que ce soit un rêve, mais tout cela ne

pouvait pas ne pas être. Vous savez, je vais vous dire un secret : tout cela, peut-être bien, c'était tout sauf un rêve ! Parce qu'il y a une chose qui s'y est passée, une chose vraie jusqu'à une telle horreur qu'elle n'aurait pas pu me venir dans mon rêve. Je veux bien que ce rêve ait été le produit de mon cœur, mais est-ce que le cœur seul était capable de faire naître cette vérité abominable qui m'est advenue par la suite ? Comment aurais-je pu inventer cela tout seul, ou le rêver avec mon cœur ? Comment mon cœur frivole, mesquin, comment ma raison insignifiante ont-ils pu s'élever jusqu'à une telle révélation de vérité ? Oh, jugez vous-mêmes jusqu'à maintenant, je le cachais ; mais, maintenant, cette vérité, je vais la dire jusqu'au bout. Le fait est que... je les ai tous corrompus !



Oui, oui, à la fin, je les ai tous corrompus ! Comment cela put se produire, je ne sais pas, je ne m'en souviens plus très bien. Le rêve traversa des millénaires et ne me laissa que la sensation d'un tout. Je sais seulement que la cause du péché originel, c'était moi. Comme une trichine dégoûtante, comme un atome de peste qui contamine des pays tout entiers, ainsi, moi-même, j'ai contaminé toute cette terre qui, avant moi, vivait heureuse et sans péché. Ils apprirent à mentir, ils aimèrent le mensonge, ils connurent la beauté du mensonge. Oh, peut-être cela commença-t-il innocemment, par une plaisanterie, une coquetterie, un jeu entre amoureux, réellement, peut-être, par un atome, mais cet atome de mensonge s'enfonça dans leur cœur et leur plut. Puis, très vite, naquit la sensualité, la sensualité engendra la jalousie, la jalousie - la cruauté... Oh, je ne sais pas, je ne me souviens plus, mais, très vite, le premier sang jaillit ; ils s'étonnèrent, ils furent horrifiés et commencèrent à se disperser, se désunir. Parurent les alliances, mais, cette fois, les uns contre les autres. Commencèrent les querelles, les reproches. Ils connurent la pudeur et firent de la pudeur une vertu. Naquit la notion d'honneur, et chaque alliance hissa son propre drapeau. Ils torturèrent les animaux, les animaux s'éloignèrent d'eux dans les forêts et furent leurs ennemis. Commencèrent les luttes pour les séparations, l'autonomie, l'individualité, pour le mien et le tien. Ils parlèrent des langues différentes. Ils connurent la douleur et aimèrent la douleur, ils eurent soif de souffrance et dirent que la Vérité ne pouvait être atteinte qu'à travers la souffrance. Alors, parut la science. Quand ils devinrent méchants, ils parlèrent de fraternité, d'humanité et comprirent ces idées. Quand ils devinrent criminels, ils inventèrent la justice et s'imposèrent toute une série de codes pour la conserver et, pour se conserver les codes, ils instaurèrent la guillotine. Ils ne se souvenaient qu'à peine de ce qu'ils avaient perdu et ne voulaient même plus croire qu'un jour ils avaient

été innocents et heureux. Ils riaient même de la possibilité de ce bonheur passé, et ils l'appelaient "un songe". Ils ne pouvaient même pas se le représenter en formes et en images, mais, chose étrange et merveilleuse, ayant perdu toute foi dans leur bonheur passé, l'ayant traité de fable, ils voulurent tellement redevenir innocents et heureux, l'être une fois encore, qu'ils succombèrent devant le désir de leur cœur, comme des enfants, défièrent ce désir, érigèrent des temples, et se mirent à prier leur propre idée, leur propre "désir", tout en croyant pleinement, dans le même moment, qu'il était impossible et irréalisable, mais l'adorant jusqu'aux larmes et se prosternant devant lui. Et cependant, si seulement il leur avait été possible de recouvrer cet état d'innocence et de bonheur qu'ils avaient perdu, et si quelqu'un le leur avait montré d'un coup une fois encore et avait demandé s'ils voulaient le recouvrer, ils auraient sans doute refusé. Ils me répondaient : « tant pis si nous sommes faux, méchants, injustes, nous le savons, et nous pleurons, nous nous torturons nous-mêmes pour cela, nous nous martyrisons et nous punissons plus, peut-être, même, que ce Juge miséricordieux qui nous jugera et dont nous ignorons le nom. Mais nous avons la science, et c'est par là que nous retrouverons la vérité, mais, cette fois, nous la recevrons en toute conscience. La connaissance est supérieure aux sentiments, la connaissance de la vie supérieure à la vie. La science nous donnera la sagesse, la sagesse nous révélera les lois, et la connaissance des lois de la sagesse est supérieure à la sagesse. » Voilà ce qu'ils disaient et, après ces paroles, chacun s'aima plus que tous ses semblables - et, que pouvaient-ils faire d'autre ? Chacun devint si jaloux de sa personne qu'il ne cherchait de toutes ses forces qu'à l'abaisser et la diminuer dans les autres, et voyait là le but même de sa vie. L'esclavage parut, et même l'esclavage volontaire : les faibles se soumettaient volontiers aux plus forts, dans le seul but que ceux-ci les aident à opprimer d'autres encore plus faibles. Parurent des justes qui vinrent chez ces gens, les larmes aux yeux, et leur parlèrent de leur orgueil, de la perte de la mesure et de l'harmonie, de leur oubli de la pudeur. Eux, ils se moquaient d'eux et leur jetaient des pierres. Le sang sacré se répandit sur le parvis des temples. Mais on vit paraître des gens qui commencèrent à imaginer comment retrouver une

union qui ferait que chacun, tout en continuant de s'aimer plus que les autres, puisse vivre sans gêner son prochain, et comment vivre ainsi, tous ensemble, pour ainsi dire, dans une société de concorde. De vraies guerres se déclenchèrent au nom de cette idée. Tous les belligérants croyaient en même temps que la science, la sagesse et l'instinct de conservation obligerait finalement les hommes à s'unir dans une société de concorde et de raison, et donc, en attendant, pour accélérer le processus, les "sages" s'efforçaient aussi vite que possible d'exterminer ceux qui ne l'étaient pas et qui ne comprenaient pas leur idée, pour qu'ils ne mettent pas d'obstacles à son triomphe. Mais l'instinct de conservation s'affaiblit vite, parurent les orgueilleux et les sensuels qui exigèrent d'office tout ou rien. Pour acquérir le tout, ils recouraient au crime, et, quand ils subissaient un échec, au suicide. Parurent des religions vénérant le néant et l'autodestruction au nom d'un apaisement éternel dans le rien. À la fin, ces hommes s'épuisèrent dans un travail absurde, et la souffrance parut sur leur visage, et ces hommes proclamèrent que la souffrance est la beauté, car seule la souffrance est porteuse de pensée. Ils chantèrent la souffrance dans leurs chants. Je marchais parmi eux, en me tordant les bras, et je pleurais sur eux, mais je les aimais, peut-être, encore plus qu'avant, quand il n'y avait aucune souffrance sur leur visage, et quand ils étaient innocents et si beaux.

J'aimais leur terre qu'ils avaient souillée plus encore qu'au moment où elle était un paradis, et seulement parce que le malheur y était apparu. Hélas, j'avais toujours aimé le malheur et la douleur, mais seulement pour moi-même, pour moi-même, et, sur eux, je pleurais, je les plaignais. Je tendais les bras vers eux, je m'accusais, me maudissais, me méprisais, au désespoir. Je leur disais que, tout cela, c'est moi qui l'avais fait, moi seul, c'est moi qui leur avais apporté la perversion, le poison, le mensonge Je les suppliais de me clouer sur une croix, je leur montrais comment faire une croix. Je ne pouvais pas, je n'avais pas la force de me tuer tout seul, mais je voulais qu'ils m'infligent les supplices, j'avais soif de supplices, j'avais soif de répandre mon sang dans ces supplices jusqu'à la dernière goutte. Mais eux, ils ne faisaient que se moquer de moi, et ils

finirent par me prendre pour un innocent. Ils me justifiaient, ils disaient qu'ils n'avaient reçu que ce qu'ils désiraient eux-mêmes, et qu'il ne pouvait pas ne pas y avoir ce qu'il y avait maintenant. À la fin, ils me dirent que je devenais dangereux, et qu'ils me mettraient dans un asile si je ne me taisais pas. Alors, la douleur pénétra dans mon âme avec une telle force que mon cœur se serra, et je sentis que j'allais mourir, et là... bon, et c'est là que je me suis réveillé.



C'était déjà le matin, c'est-à-dire que l'aube n'avait pas encore paru, mais il était près de six heures. Je me suis réveillé dans le même fauteuil, ma bougie avait fondu entièrement, on dormait chez le capitaine, et, tout autour, dans notre appartement, il y avait un silence rare. J'ai commencé par bondir, plein d'une surprise extrême ; jamais rien de pareil ne m'était arrivé, même jusqu'aux détails, aux petits riens jamais je ne m'étais endormi, par exemple, de cette façon, dans mon fauteuil. Là, d'un seul coup, debout, le temps de reprendre mes esprits, j'ai vu devant moi, dans un éclair, mon revolver, tout prêt, chargé mais, en un instant, je l'ai repoussé ! Oh, maintenant, la vie, la vie. J'ai levé les bras, j'ai invoqué la vérité éternelle je n'ai pas invoqué, j'ai pleuré l'exaltation, une exaltation sans limites, soulevait tout mon être. Oui, la vie, et puis - le prêche ! Le prêche, j'ai pris cette décision en une seconde - et, bien sûr, pour toute la vie ! J'irai prêcher, je veux prêcher - quoi ? La vérité, car je l'ai vue, je l'ai vue de mes yeux, vue dans toute sa gloire. Et donc, depuis ce temps, je prêche ! Et puis j'aime tous ceux qui se moquent de moi, je les aime plus que les autres. Pourquoi, je ne sais pas, et je ne peux pas l'expliquer - mais, soit ! Ils disent que, même maintenant, je m'y perds, c'est-à-dire que, si je me suis tellement perdu maintenant, qu'est-ce donc qu'il en sera plus tard ? Vérité vraie : je m'y perds, et, plus tard, peut-être, ce sera encore pire. Et, bien sûr, je m'y perdrai plusieurs fois avant de trouver la façon

dont il faut que je prêche, c'est-à-dire les paroles et les actes, parce que c'est une chose très difficile à accomplir. Moi, même aujourd'hui, je vois ça clair comme le jour, mais, écoutez : qui donc ne s'y perd pas ? Et, néanmoins, tout le monde marche vers une seule et même chose, du moins chacun essaie d'atteindre une seule et même chose, depuis le sage jusqu'au dernier brigand, seulement par des chemins différents. C'est une vieille vérité, mais voilà ce qu'il y a de nouveau : c'est impossible que je me perde trop. Parce que j'ai vu la vérité, parce que j'ai vu et que je sais que les hommes peuvent être beaux et heureux sans perdre le pouvoir de vivre sur la terre. Je ne veux pas et je ne peux pas croire que le mal soit l'état normal des hommes. Or, s'ils se moquent, c'est seulement de cette croyance-là. Mais comment pourrais-je ne pas croire : j'ai vu la vérité - je ne l'ai pas inventée dans mon esprit - je l'ai vue, je l'ai vue, et son image vivante a pour toujours empli mon âme. Je l'ai vue dans une plénitude si complète que je ne peux pas croire qu'elle puisse ne pas exister chez les hommes. Et donc, comment pourrais-je me perdre ? Je peux m'écarter, bien sûr, et même plusieurs fois, et je parlerai peut-être, même, avec des mots qui ne seront pas à moi, mais pas longtemps : l'image vivante de ce que j'ai vu sera toujours avec moi, elle me corrigera, elle me dirigera toujours. J'ai la fraîcheur, j'ai la vigueur, et je marche et je marche, même pour mille ans, peut-être. Vous savez, je voulais même cacher, au début, que je les avais tous corrompus, mais c'était une erreur - tenez, la première erreur ! Mais la vérité m'a chuchoté que je mentais, et elle m'a préservé, elle m'a dirigé. Mais comment faire le paradis - je ne sais pas, parce que je ne sais pas le dire avec des mots. Après mon rêve, j'ai perdu les mots. Du moins, tous les mots principaux, les plus utiles. Mais, soit : je marcherai, et je parlerai toujours, sans me lasser, parce que j'ai quand même vu de mes propres yeux, même si je ne sais pas redire ce que j'ai vu. Mais voilà bien la chose qu'ils ne comprennent pas, ceux qui se moquent : "Un rêve qu'il a vu, n'est-ce pas, un délire, une hallucination." Et ils trouvent ça malin ? Et ils en sont si fiers ! Un rêve ? Qu'est-ce qu'un rêve ? Et notre vie, elle n'est donc pas un rêve ? Je dirai plus : tant pis, tant pis si cela ne se réalise jamais, et s'il n'y a jamais le paradis (cela, quand même, je le comprends !), eh bien, moi, malgré tout, je continuerai de

prêcher. Et pourtant, c'est si simple : en un jour, en une heure tout pourrait se construire d'un coup ! Ce qui compte : aime ton prochain comme toi-même, voilà ce qui compte - c'est tout, et il ne faut rien d'autre : tu trouveras tout de suite comment construire. Et pourtant, tout cela, ce n'est rien qu'une vieille vérité qu'on rabâche, qu'on a lue des billions de fois, mais, voilà, elle n'a pas pris racine ! "La conscience de la vie est supérieure à la vie, la connaissance des lois du bonheur - supérieure au bonheur", voilà ce qu'il faut combattre ! Et je combattrai. Et si seulement tout le monde le voulait, tout se construirait d'un coup. Quant à la petite fille, je l'ai retrouvée... Et j'irai, j'irai.

Proposition de lecture : Résistance 71



« L'art sauvera le monde. »

- Fiodor Dostoïevski

Version PDF réalisée par JBL1960